

81 avenue Victor Hugo

écrit par
Olivier Coulon-Jablonka
Barbara Métais-Chastanier
Camille Plagnet

mis en scène par
Olivier Coulon-Jablonka

avec **Adama Bamba**
Moustapha Cissé
Ibrahim Diallo
Mamadou Diomandé
Inza Koné
Souleyman S.
Méité Soualiho
Mohammed Zia

direction technique
Richard Ageorges
adjoint direction technique
Siegfried July
régisseur général
Alexis Jimenez
régisseuse son
Géraldine Dudouet
régisseur lumières
David Pasquier
régisseur de scène
David Gondal
construction décor
Lucas Frankias, Christophe Bernard

presse **Claire Amchin**

remerciements
Justin Jaricot, Anne Kaempf,
Lior Shoov, Jeanne Sicre, Lili Dupuis, le DAL, la CNT, la CIMADE, Franz Kafka, Tiken Jah Fakoly et l'équipe technique de La Commune

production
La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers
coproduction
Moukden Théâtre
avec l'aide exceptionnelle du **Conseil Régional d'Ile-de-France, du Conseil Départemental de Seine-Saint-Denis, et de Plaine Commune Promotion** avec le soutien de la **fondation Agnès B.**

spectacle créé le 5 mai 2015 à La Commune

en complément

Projection du film : **Les réfugiés de la nuit polaire**
samedi 3 octobre - 14h
Écriture et réalisation Jonathan Châtel et Charles Emptaz
En écho à la reprise de la *Pièce d'actualité n°3 81 avenue Victor Hugo* et pour découvrir un autre pan du travail de Jonathan Châtel, metteur en scène d'*Andreas*

en partenariat avec le cinéma Le Studio

Au nord de la Norvège, dans le cercle polaire, sur une petite île de pêcheurs nommée Stamsund, s'élève le MottakSenter, centre pour demandeurs d'asile. Oussama, syrien, et Salek, du Sahara Occidental, comptent parmi les cent-vingts hommes et femmes qui y résident après avoir fui la guerre, la famine... Alors que les uns ont perdu espoir, pris dans les filets du système administratif, d'autres luttent encore, pour s'intégrer dans un pays qu'ils découvrent par la vie d'un village unique en son genre, à mille kilomètres de la capitale.

en pratique

parking du théâtre
en face de La Commune, Parking Vinci. Votre carte de réduction est à acheter aux guichets du théâtre.

restaurant
une carte à des prix abordables, ouvert avant et après le spectacle et aussi les midis du lundi au vendredi

navettes retour gratuites du mardi au vendredi
arrêts Porte de la Villette, Stalingrad, Gare de l'Est, Châtelet

le mercredi
Aubervilliers et alentours, parcours en fonction des demandes. Réservation 01 48 33 16 16

La Commune
centre dramatique national
Aubervilliers

2 rue Édouard Poisson
93 300 Aubervilliers
+33 (0)1 48 33 16 16

lacommune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins



centre dramatique national

La Commune

pièce d'actualité n°3 81 avenue Victor Hugo

écrit par **Olivier Coulon-Jablonka, Barbara Métais-Chastanier et Camille Plagnet,**
mis en scène par **Olivier Coulon-Jablonka**

avec **Adama Bamba, Moustapha Cissé, Ibrahim Diallo, Mamadou Diomandé, Inza Koné, Souleyman S., Méité Soualiho, Mohammed Zia**

DU 1^{ER} AU 8 OCTOBRE 2015

DURÉE 1 HEURE

JEUDI 1^{ER} À 20H30
VENDREDI 2 À 17H
SAMEDI 3 À 18H
DIMANCHE 4 À 16H
MARDI 6 ET MERCREDI 7 À 19H30
JEU 8 À 15H30

À L'EMBARCADÈRE (EN FACE DE LA COMMUNE)

Aubervilliers

Pièce d'actualité

Dans la continuité des deux premières, cette troisième et dernière pièce d'actualité de la saison 2014/15 a été écrite, composée et réalisée en 3 semaines et interprétée par les habitants d'Aubervilliers eux-mêmes. Le programme des pièces d'actualité cherche un théâtre de l'urgence qui s'empare des histoires d'une ville - Aubervilliers - et en éclaire un aspect particulier.

Elles disent que la modernité du théâtre, sa vitalité passent par ce recueil de ce qui fait la vie des gens, des questions qu'ils se posent, et de ce temps du monde, complexe, poignant, que nous vivons tous.

Pour Olivier Coulon-Jablonka, Barbara Métais-Chastanier et Camille Plagnet le point de départ a été la rencontre d'un collectif de migrants qui, après s'être fait expulser de plusieurs lieux de la ville, a finalement réquisitionné un lieu vacant, l'ancien Pôle Emploi du 81 rue Victor Hugo, et y a installé un squat.

La pièce qui est née de cette rencontre a été le choc de la saison passée. Le CDN a souhaité redonner à entendre la parole de ce collectif de migrants.

L'actualité tient à présent pour eux au processus de régularisation. En effet, suite aux représentations de mai dernier au Théâtre de La Commune, la préfecture s'est engagée à régulariser peu à peu, en plusieurs vagues, l'ensemble des 80 membres du collectif.

36 ont déjà obtenu leur titre de séjour ou sont en passe de l'obtenir, les autres attendent encore leur convocation à la préfecture.

Désormais munis du sésame des papiers, enfin libres de leurs mouvements, la troupe des 8 comédiens a entamé une tournée pour continuer à porter haut la parole du collectif : festival d'Avignon, festival Homo Novus de Riga, Aubervilliers, Marseille...

Le texte du spectacle que vous allez voir a été établi à partir d'une vingtaine d'entretiens réalisés avec des habitants du 81 avenue Victor Hugo.

Les huit personnes sur scène en sont les interprètes, et parfois les auteurs.

Fragments, chutes

« En venant à l'aventure tu sais quand tu viens, mais tu ne sais pas quand tu vas retourner. Donc tu te poses pas de questions en fait. Tu vas comme tu vas en guerre. Tu vas, tu vas. »

« Pour faire deux cents kilomètres, on a mis à peu près trois jours et demi. On a marché la nuit et le jour, sans stop. On s'arrête pas. Même quand on s'assoit, c'est pour quinze, vingt minutes. On était presque mort de soif. »

« Pour déchirer le passeport, c'était dur. C'était une lutte même ! Je tire, ça veut pas ! Je tire, ça veut même pas ! Je tire, je découpe tout. Quand j'ai déchiré mon passeport, j'ai eu la chair de poule. Quand j'ai fini de déchirer, après j'ai appuyé. C'est parti dans les WC directement. »

« Je peux dire que j'ai eu vraiment un grand choc quand je suis arrivé. Je pouvais pas m'imaginer un seul instant que je passerais tout ce temps-là sans même un petit truc. Rien. En quelque sorte, c'est comme si on te disait qu'on n'a pas besoin de toi en fait. Sans rien dire. Mais ils te l'ont dit. »

« We came here because we heard there is Humanity. This is the first world. They are the fathers of Humanity. They are the creatures of Humanity. They have created human rights. But right now, in my opinion, I don't know what does it mean : "Humanity". »

« Tout ce que je connais de Paris, c'est de Aubervilliers à Saint-Denis ! À pied. En dehors de ça... En fait, en Côte d'Ivoire, on sait que tous les Noirs sont à Saint-Denis. Tous les Noirs, c'est "Château-Rouge", "Château d'eau", "Saint-Denis", voilà les noms qui sont connus en Côte d'Ivoire. Donc à Roissy, le premier jour, je prends un taxi. Le taximan me demande : "Où ?" Je dis : "Saint-Denis". Je connaissais même pas, rien. Il m'a déposé dans un coin, vers "Porte de Paris". »

« Je leur ai demandé : "Au fait comment on fait pour aller demander la carte de séjour ?" L'autre me dit : "Eh toi, c'est pas encore arrivé hein !" J'ai dit : "Comment ça, c'est pas encore arrivé ?" Il me dit que lui il est là depuis 98, et qu'il ne s'est même pas encore approché du bureau là-bas... Ça voudrait dire quoi alors ? Que moi j'attends jusqu'à quand ? »

« Ça c'est la meilleure vie. Quand tu as un papier en main, les bagages tu sais tu as déposés. »

« Le problème moi j'ai vu, c'est que quand on lutte, faut lutter. Chacun doit avoir sa part. Quand tu vas, si tu aimes quelque chose, tu es obligé de le sacrifier. Même l'argent. Vous savez le travail c'est important, mais souvent il faut laisser le travail pour voir ce que la lutte va te donner. »

L'exil, c'est la nudité du droit.

L'avenue Victor Hugo est une des plus chics et des plus prestigieuses avenues parisiennes. À Aubervilliers, l'avenue Victor Hugo abrite des entrepôts de commerce en gros, des boutiques d'import-export de textiles asiatiques, quelques magasins d'alimentation, un restaurant aveyronnais, un café-tabac-pmu et, sis au 81, face à un centre commercial chinois en construction, un ancien Pôle Emploi.

C'est ici que vivent, depuis août 2014, les 80 d'Aubervilliers, un collectif d'immigrés venus principalement de Côte d'Ivoire, d'Afrique du Nord et du Bangladesh. Expulsés du passage de l'Avenir et de la rue du Colonel-Fabien ou chassés par l'incendie de la rue des Postes, se retrouvant donc sans-logis, les 80 d'Aubervilliers ont décidé, après 4 mois passés à la rue, de réquisitionner ce bâtiment en attendant de voir leur situation s'améliorer.

Sur scène, c'est leur histoire qui se déploie, nous conduisant des faubourgs d'Abidjan, de Ouagadougou ou de Dhaka à ce présent de la lutte des sans-toit à Aubervilliers. Se dessinent ainsi des parcours d'exil et de migration qui s'étirent sur des continents, au fil parfois de longues années.

« L'exil, c'est la nudité du droit », écrivait Victor Hugo il y a plus d'un siècle. « Les justiciers ont leurs lois », réplique Mamadou D., exilé ivoirien, en cette année 2015. La question de l'hospitalité commence avec ce droit absolu à l'accueil qui excède la loi, tandis que sont mis en place en France et en Europe une série de législations et de dispositifs visant à contrôler et contenir l'afflux des migrants.

Quelle place accordons-nous à l'étranger ? À quelles conditions ? Et pour quelles conditions de vie et de travail ?

Huit personnes du collectif, invitées à monter sur scène, nous tendent ces questions en miroir. Chacun nous donnant à entendre et à voir un fragment de son destin si singulier où la solidarité côtoie la violence, où la ruse répond à l'injustice, où une même nécessité de survivre fait face aux épreuves rencontrées.

« Nous en fait, les immigrés, on a peur des endroits où il y a beaucoup de Blancs. Parce qu'on se dit : si tu es là-bas seul, s'il y a un contrôle, c'est toi qu'on va prendre.

Ici on nous a trop parlé : même les cafés des quartiers blancs il faut éviter.

Parce que s'il y a un petit contrôle, on sait que le Blanc il est chez lui, qui va le contrôler ? Voilà ! Donc tu es la première personne à être contrôlée, donc ça bloque tout. »

Depuis le soir de la première

Olivier. Beaucoup de choses ont changé pour vous depuis le soir de la première au théâtre de la Commune en mai dernier, comment vous appréhendez aujourd'hui les représentations ?

Bamba. La première des choses, c'est qu'on a eu nos papiers.

Mamadou. Et cette régularisation ça a été une grosse surprise. On ne pensait pas que le théâtre pourrait nous amener à la régularisation de tout le collectif du 81 avenue Victor-Hugo et ça on s'en réjouit. Mais c'est un combat qui ne se limite pas à nous, parce que notre parole parle non seulement de nous mais aussi par ricochet de la situation de tous les immigrés.

Koné. Nous, on sait ce que c'est que d'être sans-papiers et immigrés en France. C'est important pour nous de reprendre la pièce pour dire comme c'est une souffrance de vivre comme un sans-papier. Même si notre vie à nous a changé, la lutte continue.

Moustapha. Pour ceux qui sont régularisés, il y a un grand changement dans nos vies, parce que maintenant, on ne dépend plus de quelqu'un, on ne dépend que de nous-mêmes ! Avec nos titres de séjour, on peut ouvrir des comptes bancaires, on arrive à aller partout : un de nous – Mohammed Zia – a même pu aller voir ses parents au Bangladesh cet été.

Emilie. Certains d'entre vous ont déjà obtenu leurs papiers. Est-ce que certains ont quitté le 81 avenue Victor Hugo pour emménager ailleurs ? Que restera-t-il du collectif du 81 avenue Victor Hugo quand vous aurez tous été régularisés ?

Diomandé. Pour l'instant, on est encore tous au 81. On attend que tout le monde soit régularisé. L'union fait la force, alors on va rester unis, jusqu'au bout, par solidarité. Ça a toujours été comme ça.

Camille. Qu'est-ce que vous attendez de ces représentations maintenant que le contexte a changé ?

Moustapha. Nous jouons la pièce pour expliquer aux gens comment vivent les sans-papiers. Nous parlons avec une pensée pour eux, pour

porter une voix unique, solidaire avec tous les sans-papiers, les travailleurs irréguliers, les demandeurs d'asile, parce que nous souhaitons qu'ils puissent avoir leurs papiers.

Diomandé. À La Chapelle, certains d'entre nous étaient présents pour les soutenir. Par solidarité, on se soutient, mais le mal il faut le soigner à la base : les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets...

Barbara. Quand on était à Aubervilliers, l'horizon d'adresse de la lutte était celui de la préfecture de Bobigny. Est-ce que cette adresse change aujourd'hui et s'ouvre en direction du gouvernement français ou au niveau européen ?

Meité. Lors d'une rencontre après le spectacle, Moustapha a répondu qu'on était prêt à aller jouer devant l'Élysée. Et c'est ça l'enjeu, parler aux politiques et faire comprendre au peuple comment on vit sans papier.

Souleymane. C'est aussi montrer que tout le monde a quelque chose à dire et à faire : même si tu n'as pas de papiers, même si tu n'es pas reconnu, tu peux faire avancer la société. Et la pièce, c'est ça aussi qu'elle dit.

Ibrahim. On attend maintenant que l'Union Européenne nous invite pour qu'elle comprenne.

Barbara. Et si vous étiez amenés à jouer devant l'Élysée ou devant le parlement européen, quelles revendications porteriez-vous ?

Koné. Quand tu vis dans un pays qui n'est pas ton pays, et que tu n'as pas de titre de séjour, tu souffres énormément. Pour manger c'est un problème, pour dormir aussi. Quand tu vis dans un pays, sans-papiers, tu ne peux pas travailler, tu ne peux pas te promener. Quand on est régularisé, on n'a plus la peur.

Souleymane. Si je suis en face du président, je lui dirais c'est bien vrai, on sait qu'on ne peut pas distribuer les cartes comme ça. Mais il pourrait faciliter et soulager les procédures. Parce que si tu n'as pas la carte à la main, c'est la merde : tu es en danger toujours. Si des gens sont dans votre territoire, ils sont là pour travailler

et faire avancer la société.

Meité. Il faudrait leur faire comprendre aussi que les gens qui sont là chez eux, ne sont pas là en touristes ou de gaité de cœur. Les immigrés sans-papiers sont comme des prisonniers : ils ont faim, soif, ils sont sans-abris, ils faut les libérer en leur donnant des titres de séjour.

Diomandé. Il faut que les autorités cherchent à combattre le mal à l'origine. Dans la politique de lutte contre l'immigration, il ne faut pas perdre de vue, que les immigrés qui arrivent de l'Afrique s'exilent pour quelques raisons. Il y a la raison économique, il y a aussi les guerres...

Mais quand on analyse les causes profondes, l'Occident y est pour quelque chose. Ce sont ces facteurs que les autorités, l'union européenne doivent prendre en considération et étudier minutieusement. Il faut aussi que l'Occident permette à l'Afrique de se développer pour éviter que les gens meurent par milliers dans la Méditerranée.

Emilie. Finalement, aujourd'hui, à travers ce que vous appelez « votre aventure », qu'est devenu le théâtre pour vous ?

Diomandé. C'était un monde que je ne connaissais pas, je n'y allais pas trop, j'aimais plus la lecture que le théâtre. Mais maintenant, à mon sens le théâtre, c'est un facteur de rapprochement, c'est un moyen de communication et un facteur de rencontre. Ça permet de s'exprimer, de dire publiquement, c'est une autorisation à dire haut ce que certaines personnes disent bas.

Meité. Le théâtre, au départ, nous tous on se disait que c'était pour faire de la comédie, faire rigoler les gens et là on a compris qu'il y avait une deuxième face du théâtre qu'on ne connaissait pas. Une réalité où tu parles à cœur ouvert.

Nous avons pris goût, on espère continuer... Et surtout que notre message ne tombera pas dans l'oreille de sourds.

Entretien des 20 juillet et 12 septembre 2015

Après la répétition

Olivier. Comme on vous le disait tout à l’heure, il faut qu’on fasse une feuille de salle... On avait envie de terminer en inversant le rapport, en vous invitant à nous poser des questions puisque ce spectacle a commencé avec des entretiens qu’on a faits avec vous ...

Barbara. Vous pouvez poser toutes les questions que vous avez envie de nous poser et que vous n’avez peut-être pas encore posées.

Koné. Ok. Première question d’abord : comment vous avez connu le 81 avenue Victor Hugo ?

Olivier. Il faut dire qu’au début on marchait beaucoup dans Aubervilliers, on a visité les entrepôts chinois, les data centers, le centre de recherche de Saint-Gobain, l’hôpital de La Roseraie... On avait beaucoup de pistes pour la pièce...

Camille. Et un jour, pendant nos repérages, on est tombé sur un article dans Mediapart. Vous veniez de légaliser l’occupation du Pôle Emploi. Nous, on était déjà passé plusieurs fois devant le 81 avenue Victor Hugo, sans savoir, parce qu’on se promenait dans le quartier des entrepôts chinois. On est venu un samedi. Le hasard a fait qu’on est arrivé en pleine réunion du collectif. Il y avait une bonne ambiance. Et là on s’est dit qu’on avait envie de travailler avec vous.

Olivier. Ce qui était très beau c’était de sentir que même si beaucoup d’entre vous n’avaient jamais été au théâtre, le théâtre vous racontait quelque chose.

Barbara. Et on a senti que la pièce pouvait servir votre lutte.

Koné. Ma deuxième question alors c’est : quand vous avez su que le 81 c’était pas seulement un problème de logement mais aussi

un problème de papiers, comment vous avez fait pour jongler avec ça ?

Olivier. La question du logement nous a intéressés au départ, au regard de la commande, mais on se doutait bien que très vite on allait arriver sur la question des papiers. Donc on vous a suivis sur cette question-là. Il faut dire aussi que, quand on a commencé, le jugement du tribunal n’avait pas eu lieu. On ne savait pas si le 81 avenue Victor Hugo allait tenir.

On se disait : si ça se trouve, on va faire la pièce, ce lieu n’existera plus, les gens auxquels on pense seront dispersés. Il y avait une vraie part de risque. On a embrayé assez rapidement sur les papiers par rapport aux entretiens qu’on a faits avec vous : on est parti de ce que vous nous avez dit pour construire le spectacle.

Barbara. Quand on a parlé de ce projet aux directeurs du lieu, ils nous ont tout de suite soutenus. C’était au mois d’octobre, je crois, et Marie-José Malis a dit : « On trouvera des solutions ensemble, on vous suit sur ce projet parce que politiquement ça pose des questions extrêmement fortes. »

Ibrahim. Alors moi j’ai une question : Comment vous nous trouvez depuis le début du projet ? Comment est-ce que vous vous sentez avec nous ?

Olivier. Nous on n’en revient pas d’être arrivés à ce point-là avec vous, parce qu’au départ, on ne savait pas si ça allait tenir, si vous alliez accepter qu’on vous reprenne autant ; et même sur l’apprentissage du texte, on ne savait pas si ce serait possible.

Camille. Ce sont des choses très difficiles, même pour les acteurs.

Olivier. Vous n’êtes pas en train

de faire comme si. Vous parlez en votre nom. Et ça c’est très beau par rapport à cet espace de vérité qu’est le théâtre.

Barbara. C’est beau aussi de voir que nous sommes tous transformés par ce processus. Entre la première fois où l’on s’est rencontré en septembre et aujourd’hui, j’ai l’impression que pour certains d’entre vous, le fait de travailler avec le théâtre, ça a changé des choses en vous.

Olivier. Et aussi en nous.

Bamba. C’est donnant-donnant. C’est comme deux mains qui se lavent.

Camille. Et vous, vous avez découvert ce que c’était que le théâtre. Et même si c’est long, si c’est éprouvant parfois de reprendre, de travailler, est-ce que vous avez trouvé du plaisir ?

Ibrahim. Oui. Et de l’émotion.

Koné. Nous, on s’est engagé à faire du théâtre. Donc on veut aller au bout. C’était le premier combat. Au départ, quand vous êtes venus on ne voulait pas. Mais comme vous êtes venus partout, aux manifs, au tribunal... On s’est dit : « C’est des gens qui nous aident aussi. Il faut faire face. »

Et là maintenant, on prend du plaisir, il faut reconnaître. Moi, même à sept heures du matin, je suis debout, je pense au théâtre. Rester au théâtre, j’aime ça.

Ibrahim. En un mot, je dirais : «c’est la voix des sans-voix». Parce qu’il y en a plein comme nous qui n’ont pas l’occasion de s’exprimer.

Bamba. Grâce au théâtre, on sera connu par plusieurs personnes. Ça me plaît de faire du théâtre. On a quelque chose à faire pour faire connaître le collectif. Et ceux qui

ne connaissent pas nos problèmes, ils vont savoir ce qui se passe. Moi ça me plaît.

Olivier. Ce qui est très beau, c’est de voir comment vous vous soutenez les uns les autres.

Barbara. Et c’est assez beau de voir que vous acceptez d’être en fragilité. Ce n’est pas rien que d’accepter de se tromper et de réessayer devant d’autres. Et ça, vous acceptez de le faire tous. Et avec beaucoup de joie.

Camille. Bamba, tu disais que le théâtre, c’est pire que DS Sécurité.

Bamba. Tu sais pourquoi je dis ça ? Parce que Diomandé disait que le théâtre c’était plus dur que la sécurité. On arrête, on reprend, on arrête, on reprend. T’es debout. Tu reprends. (Rires)

Olivier. Je me rappelle, Koné, c’est un passage que j’aimais beaucoup dans ton entretien. Tu parlais du fait que tu ne pouvais pas aller au théâtre ou au cinéma parce que c’est des endroits où il y a beaucoup de Blancs, et que si on doit contrôler quelqu’un, ce sera sur toi que ça va tomber. On n’a pas pu le garder dans le montage mais j’aimais beaucoup.

Koné. C’est vrai, les endroits publics, où il y a beaucoup de Blancs, un immigré sans-papiers, il ne va pas y aller. Quand tu es sans-papiers et que tu sors, tu as la peur.

Camille. Ça c’est dans le texte par contre !

Olivier. Là, par exemple, sur scène vous n’avez pas peur ?

Koné. Non. Parce qu’on a confiance, on a une garantie. Même la patronne du théâtre, elle est venue nous parler. Donc on n’a plus peur.

Olivier. Mais au début quand vous avez accepté, vous aviez quand

même peur ?

Koné. Si tu es sans-papiers et que tu viens dans un théâtre avec des Blancs, tu as peur. On avait besoin de garantie. Maintenant, on voit des affiches, tout tout, on se dit que c’est sûr !

Bamba. Au début, tout le monde me demandait pourquoi vous m’aviez parlé. Quand les gens parlent, s’il y a un problème, après toi tu es responsable. Alors moi, j’essayais de voir si vous étiez pas des policiers. Tout le monde avait peur.

Olivier. Et toi Koné, tu t’es dit quoi ? « Leur histoire de théâtre, c’est marrant, on va voir » ? Tu pensais que tu serais sur le plateau ?

Koné. Étant délégué du 81, moi je ne voulais pas du tout. On m’a dit : « Il y a trois personnes, une fille et deux garçons, qui sont venus faire du théâtre ». Moi, j’étais contre. J’ai dit : « Mais vous connaissez pas ces gens, des Blancs, on est sans-papiers et vous les laissez entrer dans le bâtiment ». J’étais jamais aux rendez-vous quand vous m’appeliez. Au début, au bâtiment, je me méfiais : on vous donne des chaises, vous vous asseyez par terre. Chez nous, quelqu’un qui s’assoit par terre, c’est que tu as pas trop de valeur, c’est les enfants. Et vous, quand on vous donnait des chaises, vous ne vouliez pas : « Non, c’est bon, c’est bon ». Je me suis dit : « C’est pas des gens sérieux ».

Olivier. Et toi, Méité ? Moi, je me souviens d’un entretien où tu parlais très peu. Tu disais : « Moi, c’est comme les autres ».

Méité. Je peux dire que c’est un grand changement, pour tout le monde. En tout cas, moi perso, ça, j’ai jamais fait. Même parler devant trois ou quatre personnes... Tout le

monde me connaît au collectif : je suis toujours dans mon petit coin...

Koné. Nous, vraiment, on veut une vie de liberté totale quoi ! Ça veut dire une vie où tu vas où tu veux. Une vie normale, en fait, où tu vas au cinéma, au café, comme tout le monde quoi.

Méité. Une vie où tu n’as pas besoin d’être tout le temps sur le qui-vive.

Koné. Nous, on est soit au travail soit à la maison. Souvent tu quittes le boulot, tu vas directement à la maison, tu vis enfermé. Tu sors au travail. Et du travail, tu pars à la maison, parce que tu as peur de te faire prendre dans un bus ou dans un métro. Le théâtre, vraiment, ça nous a libérés. Tu sors, tu vas pas au boulot : tu vas au théâtre. On se sent libre, quoi !

Olivier. Là, on revient au cœur du projet en fait : vous vivez dans la peur tout le temps, et là, à un moment donné, on passe ailleurs et on prend la parole en public, et ça c’est très beau. Parce qu’en fait vous faites toujours attention, c’est votre quotidien.

Koné. Ouais.

Barbara. On le sait de manière abstraite. Mais concrètement, on ne sait pas ce que ça signifie.

Olivier. On croit savoir...

Barbara. On croit savoir mais on ne sait pas.

Aubervilliers, le 3 mai 2015